



Un second rêve de M. Viger.

Depuis le terrible songe qu'eut le vénérable Patriarche dernièrement et que je reproduisis, il en a eu un autre non moins épouvantable, et qui nous force à sympathiser avec le malheureux monsieur.

Vendredi soir, après avoir relu son pamphlet, médité sur l'usage le plus avantageux auquel on pourrait mettre les trognons de choix que l'on jette aux porceaux et arrêté un système de culture du foin fou, l'Honorable Vieillard se prépara à goûter le sommeil si doux de l'infatigable serviteur de sa patrie. Une fois dans ses draps, ses olfactoires s'aperçurent de la présence d'une vermine vulgairement dite punaise. Il se mit aussitôt à penser que l'on pourrait fort bien tirer profit de ce petit bétail comme les habitants de l'Amérique Centrale tirent profit de la cochenille. "Par exemple, se disait le bon monsieur, ne pourrait-on pas en extirper un parfum plus délicieux que le muce et bien plus économique? J'en parlerai à ce cher petit Barthe qui publiera mon projet à l'univers afin que quelque génie entreprenant en prenne avantage et nous fournisse par là un objet important d'exportation." Voyez-vous M. Viger utilise tout l'autre jour il recommandait la collection de tous les boutons cassés de corne afin de les fondre pour en faire des manches de couteaux! Mais revenons au chevet du lit de notre premier ministre. Après avoir calculé les profits probables à retirer de la manufacture du parfum de punaise, il sentit sa paupière appesantie par les pavots—jamais il ne s'était endormi si promptement; car il avait mis un numéro de l'Aurore sous son oreille afin de l'avoir à la portée de sa main en cas de besoin pressant. Ce repos si calme fut bientôt troublé par un affreux songe. Il vit dans le bureau de son journal Barthe et la Giraffe, chacun assis au bout d'une petite table, seul meuble civilisé dans l'appartement. L'M. P. P. écrivait ainsi que G. H. Son œil curieux se porta sur les papiers de chacun et à son inconcevable horreur il s'aperçut que Barthe acceptait le cartel de M. Duvernay et que son neveu en envoyait un au Charivari. Les deux personnages se levèrent et il les suivit. Ils furent rejoints chacun par son ami: le père Plouffe pour l'Éditeur et un Anglais inconnu pour la Giraffe. Ils s'acheminèrent pour la campagne et s'arrêtèrent dans un vaste pré où leurs adversaires les attendaient. On se hâta de placer les combattants qui devaient tous quatre vider leurs querelles en même temps.

Le Dr. Guérin-rien assistait comme chirurgien auprès des gens de la ruelle St. Amé. Les préliminaires achevés, deux combats commencèrent. Je n'en re-présente qu'un seul, cependant on y voit le cartel. L'ami de la Giraffe, un nommé Coppingher, depuis peu surintendant du département du feu pour cette ville, me fit visite, m'apostropha en Anglais et me présenta le cartel écrit dans la mé-



Barthe et Cherrier; ce n'est qu'une peinture abrégée de l'affaire; vous pouvez facilement vous imaginer dans un cas M. Duvernay à la place de Cherrier, et dans l'autre le Charivari à celle de Barthe. M. Viger vit alors que ses protégés avaient le dessous. Il se précipita entre les combattants et sentit une pointe glacée pénétrer son côté. Il poussa un cri de douleur et s'éveilla. Son domestique l'entendit et accourut avec une lumière. Son vénérable maître lui fit examiner son côté le croyait vraiment blessé. Jean visita la partie et y trouva le dirais-je!... une monstrueuse punaise; elle avait joué le rôle de l'épée qui perçait M. Viger dans le rêve!! Après avoir grondé le pauvre Jean qui dans sa précipitation avait écrasé l'insecte notre patriarche le renvoya et se rendormit, ne s'inquiétant point de l'augure de son affreux songe. Il savait fort bien que les rêves sont ordinairement tout le contraire de ce qui surviendra, et conséquemment que ses chers protégés ne seraient point exposés à se faire enfler dans une telle rencontre.

BANG! BANG!
UN INCENDIAIRE QUI VEUT BRULER
DE LA POUDRE!

Jamais surprise ne fut telle que celle que j'éprouvai dans l'après dîner de Vendredi dernier! Aussi comment aurais-je pu recevoir un cartel de la Giraffe comme une chose ordinaire?
Je suis sérieux: je reçus un cartel de G. H. Cherrier! Le porteur m'était inconnu et je ne fus informé de son nom que par la publication, dans l'Aurore, de la correspondance que l'on trouvera plus bas, car il n'en était pas fait mention dans

me langue: j'en demandai une copie française; n'étant pas suffisamment familiarisé avec des idiomes baroques pour la comprendre. Je ne sais quelle fantaisie peut s'être logée dans le crâne de la Giraffe qui l'a fait porter à me faire parvenir un chiffon dans une langue qui lui est étrangère—il est probable qu'elle veut s'anglifier: à la bonne heure, nous la cédonons volontiers aux Bretons. M. Coppingher reparut avec la traduction de la missive et je lui remis ma réponse qui ne parut pas trop le satisfaire. Il partit et je n'entendis plus parler de l'affaire que lorsque le lendemain-matin je vis dans l'Aurore notre correspondance publiée comme annonce. Vu que très peu de personnes lisent ce pauvre journal, je prends la liberté de la reproduire gratis, car ça me fait mal au cœur de voir que la Giraffe à ainsi encourue des frais pour faire voir ses bêtises à tout au plus deux cent lecteurs: par ma voie, tout l'Univers en sera instruit.

A Mr. Augustin Fortier.
Monsieur,
Ayant publié une infamie grossière et une insulte contre mon caractère privé, dans votre journal "Le Charivari," du 2 du courant. Je demande de vous la satisfaction que je dois attendre d'un gentilhomme, ou une réutation immédiate de l'article ci-dessus dans votre prochaine feuille, vous étant déclaré vous même la personne responsable.

G. HYPOLITE CHERRIER.
Le Capitaine Coppingher mon ami, porteur de ce message, est chargé de vous voir, afin de prendre les démarches nécessaires pour arranger cette affaire.
2 Août 1844.